LA GUERRE ET LA PAIX.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 17 JUIN 1864,

A LA NOUVELLE-ORLEANS,

PAR

M. TH. ALLEAU,
MISS. APOSTOLIQUE THÉOLOGAL,

AU PROFIT DES PRISONNIERS ET DES VICTIMES DE LA GUERRE.

NOUVELLE-ORLÉANS.
IMPRIMERIE DE LA "PLUME DE BRONZE."
1864.

En abordant au port de la Nouvelle-Orléans, il y a six mois à peine, après une longue et pénible traversée, je me sentis heureux.

Le doux nom que porte le pays, me rappelait le souvenir de celui où sont nés nos pères; je sentis que je trouverais ici de grandes sympathies, parce que je venais moi-même vers vous avec des convictions et des sentiments conformes aux vôtres.

Je ne pouvais prévoir cependant combien cette mission me serait pénible. Il me semblait que je n'aurais que des consolations et du courage à donner à tant d'âmes brisées par les calamités de ces jours néfastes. J'oubliais qu'il ne suffit pas de souffrir des douleurs communes, et que chaque homme doit porter son fardeau.

Loin de me plaindre, je bénis Dieu de m'avoir fait traverser la fournaise. Mon âme en est sortie plus forte, plus intrépide, et plus capable de comprendre des douleurs, d'autant plus sensibles, qu'aucune main humaine ne peut les soulager.

Je pars aujourd'hui, pour revenir un jour, non plus comme un étranger au visage nouveau, à la voix inconnue ; mais comme un compatriote, comme un ami et comme un frère ; alors qu'un soleil plus beau aura fait luire sur vous les doux rayons de cette paix que nous demandons au Ciel.

Prenez courage, enfants généreux d'une terre déjà féconde en vertus : Le jour arrive où la justice, qui est immortelle, viendra s'asseoir au milieu de vous. Rendez vous dignes de vivre sous son règne. Vos enfants, élevés à cette rude école des calamités publiques seront plus capables un jour de former un grand peuple. Vous bénirez le Dieu infiniment juste et infiniment miséricordieux, d'avoir été sensible à vos larmes et d'avoir écouté vos prières ; et vous chanterez avec joie l'hymne de la reconnaissance que chantent les nations dignes de la liberté.

Justicia perpetua est et immortalis.—SAP. Ch. 1, v. 15.

"La justice est perpétuelle et ne meurt pas."

Mes Frères,

Le plus grand scandale qui puisse nous frapper, et la plus grande douleur qui puisse nous atteindre, c'est de voir l'iniquité régner en souveraine au milieu de ce monde, et déborder comme un torrent furieux sur la tête des peuples.

Il semble que dans ce jour malheureux le Ciel se couvre d'un nuage impénétrable qui empêche les gémissements et les prières des faibles de s'élever jusqu'à lui.

Et si Dieu ne soutenait les âmes de ceux qui souffrent, et ne leur donnait un courage invincible, on pourrait croire qu'il les abandonne à leurs ennemis ; et qu'il ne leur reste plus ni consolation ni espérance en cette vie.

Loin de nous une pareille pensée : Nous savons que le Maître de l'Univers veille sur l'ouvrage de ses mains, et qu'il ne permet les révolutions et les orages que pour faire éclater sa justice, et pour donner aux justes une plus grande récompense, après les cruelles épreuves de ce monde.

Les méchants sont de vils instruments que Dieu déteste, qu'il méprise, qu'il se plait à briser aux jours de sa colère et de sa vengeance. L'Univers entier combat pour lui contre les insensés qui se révoltent contre sa volonté et veulent échapper à ses lois. Il les prend eux-mêmes entre ses mains comme des verges terribles qu'il jette ensuite au feu vengeur.

Si nous avions à lutter seulement contre les éléments soulevés contre nous, nous pourrions les combattre par toutes les puissances de notre intelligence et échapper à leurs fureurs. Nous parcourons l'immensité des mers, nous bravons les tempêtes. Nous renfermons les fleuves dans des digues infranchissables et nous arrêtons les flammes qui dévorent les maisons et les villes.

Quand la famine vient à sévir dans une contrée de la terre, et qu'un peuple souffre de ses horreurs, les autres peuples en sont émus, et tendent à leurs frères une main secourable.

Nous pouvons échapper à la peste elle-même, et fuir son approche, alors que sortant des sombres demeures de la mort, elle étend son ombre épouvantable sur les régions qu'elle doit empoisonner de son souffle.

Tant que nous n'avons à combattre que contre les

éléments aveugles, nous pouvons invoquer contre eux la nature entière et les combattre avec cette supériorité que Dieu nous a donnée sur eux.

Mais nous avons à lutter contre des éléments bien plus terribles ; nous avons à lutter contre une puissance égale à la nôtre, contre l'homme lui-même. L'homme avec son intelligence aveuglée par l'orgueil et l'ambition, l'homme avec son cœur dépravé par les passions, avec sa cupidité, avec sa ruse, avec une science fatale du mal, l'homme se soulèvera contre son frère. Il fera dans la suite des siècles ce que Caïn a fait contre Abel, il lui donnera la mort, avec une science, avec une fureur dont les éléments sont incapables. Il voudra l'asservir, le dominer, le fouler sous ses pieds. Il s'emparera avec violence de sa maison, de son champ, il détruira ses moissons, il profanera sa demeure, il fera couler des torrents de larmes et de sang.

Et si vous lui demandez : Pourquoi avez-vous fait ainsi contre votre frère ? Il vous regardera avec surprise et vous dira : Je me suis vengé ! Vengé ! Pourquoi ? quel était le crime de votre frère ? Il était plus heureux, plus riche que vous — Vous étiez plus fort que lui, voilà pourquoi vous l'avez immolé. . . . .

Imaginons maintenant que les passions d'un seul homme passent dans un peuple entier, et que cette soif insatiable de domination et de vengeance s'empare de ceux qui gouvernent, de ceux qui écrivent, de ceux qui possèdent les ressources immenses de la fortune et de l'industrie, que ces hommes qui pensent, qui calculent,

qui réfléchissent, prennent pour instruments de la haine aveugle qui les dévore d'autres hommes qui ne pensent pas mais qui marchent, qui obéissent, mettent entre leurs mains le fer et le feu, et les poussent en avant, avec toutes les convoitises, toutes les passions dont les hommes seuls sont capables.

Et vous avez un fléau plus affreux plus épouvantable que tous les fléaux de la nature entière — votre vie, votre fortune, votre honneur, votre avenir, l'avenir de vos enfants, le bonheur du foyer domestique seront anéantis. Et quand l'histoire racontera aux générations futures les calamités passées, les neveux ne pourront croire aux douleurs et aux souffrances de ceux qui sont morts.

Dieu seul, et les anges du ciel, témoins de ces luttes épouvantables peuvent mesurer ces torrents de larmes et de sang qui coulent de la poitrine des opprimés et des victimes de ces luttes inhumaines et impies.

Parcourez les pays que la guerre a désolé, qu'un ennemi impitoyable a foulé de son pied sacrilège, et voyez : La dévastation, la misère, la douleur, le désespoir se sont assis, là où régnaient autrefois, la prospérité, la joie et la confiance.

Vous n'entendez plus les cris joyeux des enfants— Vous ne voyez plus les serviteurs obéissants et fidèles, se livrer avec ardeur aux travaux champêtres — Le maître ne trouve plus dans ses prairies les troupeaux qu'il avait élevés, son regard est sombre et inquiet, et sa voix accoutumée, à commander, laisse deviner les tristesses de son âme. La mère ne sourit plus à ses enfants, de ce doux sourire qui faisait leur bonheur, son

cœur qui ne palpitait autrefois que de tendresse et d'amour, est maintenant chargé de sanglots, et ses yeux ne laissent plus échapper que des larmes.

Chaque jour des bruits sinistres, des nouvelles de mort viennent apporter un deuil nouveau aux familles alarmées.

L'espoir seul de la victoire et du triomphe qui peuvent donner la paix, peut aussi soutenir les cœurs et les empêcher de fléchir sous un si lourd fardeau.

Je pourrais vous dire, Mes frères, que tous ces maux sont un juste châtiment de la vengeance divine ; mais je ne veux pas aggraver encore la tristesse de ceux qui souffrent, ni troubler leurs pensées par des paroles sévères.

Ce ne sont pas toujours les coupables qui sont punis, le juste paie souvent la dette du pécheur, la vertu est méconnue et persécutée, et le sang innocent crie vengeance contre le ciel.

Ne voyons-nous pas en plein dixneuvième siècle un peuple héroïque foulé aux pieds, par les dignes fils des Vandales. Qui oserait accuser la Pologne, et jeter la pierre à ce peuple si malheureux ?

Ho ! malheur et malédiction à ceux qui oppriment leurs frères !

Malheur à ceux qui oublient les saintes lois de la justice !

Malheur à ceux qui troublent la paix et détruisent le bonheur des multitudes innocentes.

Malheur et malédiction à ceux qui font couler le sang des enfants et les larmes des mères !

Un jour viendra où ce sang et ces larmes retomberont sur leur tête comme un feu dévorant.... Car la justice est perpétuelle et elle ne peut mourir. Quelles que soient les fautes des victimes, les tyrans ne sont point leurs juges, et n'ont point le droit d'exercer sur elles une vengeance qui n'appartient qu'à Dieu.

Que sera-ce donc s'ils frappent des innocents et si leurs coups tombent sur la tête des justes ?

Les saints ont été vaincus dans le terrible combat qui leur a été livré par le monstre de l'iniquité. Depuis le juste Abel, depuis les prophètes, depuis les martyrs immolés à la sainte cause de la justice, il y a toujours eu des oppresseurs et des opprimés, et il y en aura jusqu'à la fin des temps.

Cette lutte des hommes contre les hommes et des peuples contre les peuples, est la conséquence du désordre moral qui s'est introduit dans la société humaine. La Justice et l'Iniquité sont mises en présence et doivent se livrer bataille le jour où elles se rencontrent dans l'arène. La guerre est un des faits les plus incontestables de l'histoire humaine, et tous les siècles qui se déroulent devant nous apparaissent à nos yeux effrayés à travers un prisme sanglant. Les peuples n'ont fondé leur existence et leur indépendance qu'au prix du sang versé ; ils ont dû, dès l'origine, se défendre contre leurs voisins, et conquérir avec violence la terre qu'on leur disputait et le soleil qui faisait mûrir les moissons.

Pour que la guerre soit juste et légitime, il faut qu'elle

ait pour but de défendre le territoire envahi et les foyers menacés. Quand la conscience des peuples se soulève contre une aggression injuste; quand leur liberté est atteinte; quand la fortune, la prospérité publiques sont à la veille de périr; quand du cœur des hommes, des femmes et des enfants s'échappe ce cri terrible d'indignation qui fait sortir les légions du sein de la terre, vous pouvez être sûrs que cette guerre est juste, et que cette cause est devenue la cause même de Dieu.

Les peuples faibles et corrompus se laissent charger de chaînes; ils ne luttent pas contre leurs oppresseurs; on les voit tomber sans gloire et s'endormir pour de longs siècles dans une servitude honteuse. Les peuples forts, au contraire, les peuples qui sentent l'injure, qui la repoussent avec courage, attirent les regards du ciel et de la terre. Les autres peuples les regardent avec admiration; et, tandis qu'ils combattent, des millions de cœur palpitent et font des vœux pour leur triomphe.

Attendez! La justice est immortelle, et la vertu doit avoir un règne éternel! . . . . . Les peuples qui succombent, écrasés par la multitude de leurs ennemis, succombent toujours avec gloire; ils se relèvent terribles sous les pieds de leurs tyrans, pour témoigner de leur existence, et protester contre leur oppression. Car les peuples ne meurent pas! Tant que le sentiment de la justice est vivant au fond des âmes, il produit des merveilles, il soulève des montagnes, et fait germer des héros au sein des familles pour défendre et venger leur honneur méconnu.

Nous ne verrons jamais disparaître de la terre, sans gloire et sans nom, un peuple qui a le sentiment de sa grandeur, de sa force et de sa puissance.

Les peuples ont une âme et une vie comme les individus, comme eux ils vivent d'une vie matérielle et d'une vie morale. qui sont l'une et l'autre nécessaire à leur existence. Un peuple sera d'autant plus grand que ces deux vies seront plus complètes.—La puissance matérielle ne lui suffit pas, seule elle devient en ses mains un instrument funeste de despotisme—elle l'enivre d'orgueil, elle augmente en lui la soif ardente de la richesse et du plaisir, elle l'aveugle, et le pousse dans des voies iniques où il fera couler le sang et les larmes. — Rien pour lui ne sera sacré, il foulera sous ses pieds des contrées et des villes accoutumées à vivre dans les douceurs de la paix; et, pour satisfaire leurs passions effrénées, ils arracheront les fils à leurs mères, les époux à leurs femmes; ils répandront sans pitié le deuil et la désolation dans les familles; et ils ne seront satisfaits que lorsque le silence de la mort rêgnera autour des foyers de leurs victimes.

Un peuple qui n'a pour lui que la vertu, pourra-t-il se défendre contre de tels ennemis? Hélas non! la vertu ne résiste pas au glaive et la justice sans épée ne saurait se faire obéir, ni se défendre.

Cela nous explique comment tant de causes justes ont succombé, et pourquoi tant de peuples infortunés n'ont pu, après des siècles de luttes héroïques, triompher de leurs ennemis et reconquérir leur liberté perdue.

La force brutale, le nombre des soldats, la multitude des armes, la force des canons, les vaisseaux formidables

pèsent d'un grand poids dans la balance des batailles.

Cependant si vous opposez au peuple orgueilleux et brutal un peuple au courage indomptable, un peuple aux millions d'âmes animées des plus héroïques vertus, il trouvera dans sa détresse même une énergie formidable, gage assuré de son triomphe.

Quand les armées de la France voulurent imposer à l'Espagne la volonté du conquérant victorieux de l'Europe entière, cette nation, qui avait perdu depuis longtemps le souvenir des batailles, se souleva de toute la majesté d'un peuple qui n'a pas oublié sa grandeur passée. Chaque homme devint soldat, les femmes et les enfants apprirent à donner la mort à leurs ennemis, ils défendirent leurs chaumières et leurs villes avec une ardeur à jamais mémorable; et malgré la honte infligée à la gloire de la France, nous devons saluer avec admiration ce peuple magnanime, et reconnaître qu'il est digne d'occuper une place illustre au soleil des nations.

Que faut-il donc pour qu'un peuple soit un peuple, ou qu'il le puisse devenir ? Il faut le souffle divin qu'on est convenu d'appeler le patriotisme, c'est à dire : l'amour du sol où repose le berceau des enfants, et la tombe des ayeux ; l'amour des institutions, et des lois issues de la conscience publique, fruits de l'expérience et de la sagesse des pères. Il faut le mâle courage des hommes, la fidélité des épouses, la vertu des mères, le dévouement de tous.

Il faut que chacun oublie sa propre cause, ses propres intérêts, pour embrasser la grande cause du pays,

et que tous sachent donner leur fortune et leur sang pour fonder la patrie sur la base inébranlable du sacrifice.

Si la famille est fondée sur le dévouement, sur le respect, sur l'affection mutuelle, sur l'union des membres qui la composent, les peuples aussi ont besoin de ces vertus, pour avoir une existence respectée, et pour arriver à de glorieuses destinées.

Dans la famille, le père exerce un sacerdoce véritable, quand il comprend la grandeur de son devoir, et la dignité dont il est revêtu au foyer domestique. Il veille sur l'âme de ses enfants avec une infatiguable attention, il est le juge de leurs actions, le modèle de leur vie, le protecteur de leur faiblesse, le gardien de leur fortune. Il pense pour eux à l'avenir, il ne se repose jamais tant que l'arbre n'a pas pris de profondes racines, et ne peut braver les orages de la vie.

Dans la famille les enfants obéissent avec respect aux volontés paternelles, ils grandissent sous le regard de leurs mères, ils s'attachent avec amour à la demeure témoin du bonheur innocent de leur jeunesse, aux arbres qui ont couvert leurs premiers pas de leur ombre, au toit qui les a protégés, et où ils viendront un jour chercher un refuge contre les orages, et un repos après la tempête.

Dans la famille nous retrouvons des traditions saintes, gardiennes de l'innocence et de la vertu, gages de paix et de bonheur ; et comme les familles s'unissent les unes aux autres, semblables aux anneaux d'une longue

chaîne, elles forment par leur union ce qu'on appelle un peuple ; et les vertus qu'elles ont pratiquées à l'ombre du foyer, deviennent ainsi des vertus publiques.

La famille est donc évidemment la première source de la grandeur des nations — Quelques brigands peuvent se réunir, et construire des murailles autour de leur repaire, ils ne sont jamais un peuple tant qu'ils ne sont pas entourés de leurs épouses, de leurs enfants et de leurs mères, tant qu'ils n'auront pas dressé des autels au Dieu créateur et sauveur des nations, tant qu'ils n'auront pas offert des sacrifices sur ces autels, et que l'encens de leurs adorations ne se sera pas élevé vers le ciel — Ils ne seront pas un peuple tant qu'ils n'auront pas au milieu d'eux un sacerdoce vénéré, une magistrature impartiale, des chefs dévoués, pour enseigner la vérité, faire respecter la justice, et diriger avec sagesse le fleuve de la prospérité.

Or, un peuple croit et s'élève comme un jeune arbre, ou plutôt comme un enfant qui passe par les faiblesses de la vie avant d'arriver à la vigueur de l'âge mûr, et d'atteindre une vieillesse respectée et glorieuse.

L'enfant naît sans expérience ; il se laisse aller avec confiance au bonheur de la vie, entouré des soins et des tendresses maternelles, protégé contre les dangers qui peuvent le menacer par tous ceux qui l'entourent, il ne pense pas aux luttes que l'avenir lui prépare. Mais bientôt il se trouvera en présence de ses frères, et il comprendra que pour être digne de partager l'héritage paternel, il lui faut acquérir la science et l'expérience

sans lesquelles un enfant ne devient jamais un homme.

Au milieu de la prospérité, il oubliera que la vie d'un homme est un combat continuel sur la terre ; son esprit deviendra présomptueux, son cœur corrompu ; il ne vivra que pour le plaisir et oubliera ses devoirs les plus sacrés.

Vienne l'adversité, elle sera pour lui un maître sévère ; elle le frappera, il ouvrira les yeux, se verra entouré de dangers et d'ennemis. Alors, s'il veut conserver sa liberté, défendre l'héritage de son père, protéger sa mère, son épouse, ses enfants et ses frères, il lui faudra se préparer à de grandes fatigues, à de terribles combats.

Malheur à lui, si sa jeunesse a été une jeunesse stérile ; malheur à lui s'il n'a pas été un fils respectueux, un jeune homme aux mâles vertus ! Sa main sera trop faible alors pour porter une épée, et il tombera aux premiers coups de ses ennemis.

Heureux, au contraire, si son cœur est prêt à affronter les dangers des batailles, et s'il préfère une mort glorieuse à la honte d'une servitude détestable.

Les labeurs de sa jeunesse, la science acquise pendant les plus beaux jours lui viendront en aide, et l'expérience qu'il ne connaissait pas encore mûrira vite au soleil redoutable de l'adversité. C'est alors qu'on verra apparaître et grandir tout-à-coup des hommes humblement cachés au sein de leurs familles ; ils seront des héros, ils étonneront le monde par leur génie, ils sauveront la patrie par leur courage.

Ecoutez! Si la famille est la base de la société; si nous devons trouver au foyer domestique les grandes vertus qui forment les peuples, disons que leur seul espoir repose dans les générations naissantes, qui doivent continuer un jour l'édifice commencé par leurs pères.

Qui donnera à la patrie les prêtres, les magistrats, les chefs, les soldats qui doivent la rendre grande et glorieuse, si ce n'est cette jeunesse qui possède en elle tous les trésors de la vie, tous les germes de l'intelligence, toutes les aspirations des nobles choses, tous les désirs de bonheur et de gloire?

Or, un pays qui veut vivre libre et indépendant doit se rendre digne de la liberté. Il faut qu'il trouve dans son propre sein toutes les forces, toutes les richesses, toutes les vertus qui font les peuples. Il faut qu'il puisse se faire craindre de ses ennemis et respecter de ses voisins.

Il sera digne d'avoir la paix s'il est capable de combattre pour l'obtenir, et si ses épaules ne sont pas trop faibles pour porter le fardeau de la vertu.

Jeunes gens, écoutez!

Il y avait un jour un enfant au blond visage qui s'appelait David, et qui gardait les brebis de son père, tandis que les armées de son peuple combattaient contre les Philistins.

Tous tremblaient devant un géant monstrueux et brutal qui venait chaque jour les insulter et les provoquer au combat. Ils avaient peur! Ho! la peur, fille de

la lâcheté, la peur qui envahit les âmes faibles, la peur qui fait tomber les armes des mains des guerriers, la peur qui les rend plus timides que des femmes.

La peur est le fléau des peuples — malheur aux peuples dont les enfants pâles et tremblants ne peuvent regarder en face un ennemi insolent!

Le fils d'Isaïe ne trembla pas. Cet enfant accoutumé à combattre les lions, renversa à ses pieds le géant formidable, il donna la victoire aux siens, et avec la victoire la paix et la liberté. — Lui-même devint digne de régner sur son peuple, et d'être par son courage et ses vertus l'héritier de promesses immortelles.

Voulez vous donc, vous aussi devenir des héros, et mériter la gloire que donne la valeur—accoutumez-vous dès l'enfance à combattre les lions qui rôdent autour de vous pour dévorer les vertus qui font les hommes. N'allez jamais sacrifier la gloire de votre vie, l'honneur de vos vieux jours, la prospérité future de vos enfants, par une conduite indigne de nobles cœurs.

Vous avez deux grands ennemis qu'il faut combattre, et dont il faut triompher, avant de lutter contre les Philistins, ces deux ennemis sont l'oisiveté et la volupté. Ce sont elles qui énervent les peuples, et qui font les lâches; ce sont elles qui perdent les empires, qui ruinent les familles, et renversent les villes.

Samson perdit sa force avec sa vertu aux pieds de la perfide Dalila; et, s'il écrasa ses ennemis en mourant, il fut écrasé lui-même et mourut sans gloire, parce qu'il avait vécu sans honneur.

Que la jeune et vigoureuse génération qui s'élève autour de nous comprenne donc que la grandeur de l'avenir repose sur elle, et qu'elle est responsable des évènements qui peuvent dans la suite des temps changer la face de ce pays.

L'avenir est un grand mot, et surtout une grande chose, et c'est pour lui seul que nous vivons et que nous travaillons.

Peu importent les souffrances et les douleurs des temps présents, si nous voyons l'horison se colorer des lueurs divines d'une paix, d'un bonheur, d'une gloire jusqu'ici inconnus !

Les orages ne sont pas éternels, et Dieu a fait les nations guérissables, elles renaissent du sang, elles grandissent et se fortifient dans les épreuves.

Mais que tous contribuent à cette résurrection, que tous s'unissent dans un sentiment unanime, que les âmes, que les cœurs s'élèvent au-dessus de toutes les faiblesses, de tous les entraînements, de toutes les illusions, qui trompent et qui perdent les nations.

Le temps des disputes, le temps des haines, le temps des divisions est passé. Si vous voulez être sauvés, il vous faut un seul Dieu, une seule foi, une seule espérance.

Rangez-vous autour de celui qui sauve les nations. Sa croix est le signe glorieux, l'étendard sacré à l'ombre duquel croissent la Justice et la vérité.

Que les Pères donnent le signal et l'exemple à leurs enfants, qu'ils saluent avec enthousiasme l'œuvre immortelle que Jésus-Christ a fondée en ce monde.

Qu'ils contemplent cette Eglise Catholique, modèle divin et éternel de grandeur et de puissance morale.

Avant de passer dans les faits, avant de devenir brutale et sanglante, la guerre existe dans les idées. Quand les âmes sont dans les ténèbres, quand les intelligences se laissent aller à tous les vents des erreurs et des mauvaises doctrines ; quand les cœurs ne battent plus d'un même mouvement pour Dieu, quand les hommes ne s'aiment plus, et quand ils suivent en aveugles les chemins difficiles et incertains de ce monde, nous pouvons dire que la société entière est en péril.

Que faut-il pour la sauver ?

Un principe invariable et immuable qui puisse la conduire au milieu des dangers vers le terme de son indépendance et de sa félicité.

Les Israëlites avaient une colonne de feu qui marchait devant eux pendant la nuit, nous avons l'Eglise de Jésus-Christ, qui marche toujours sans jamais changer : voilà le guide infaillible que vous devez suivre pour ne jamais vous égarer.

Jeunes filles, vous aussi, vous avez une mission en ce monde, un rôle important à remplir.

Tandis que vos frères et vos amis se précipitent au milieu des dangers avec un cœur intrépide, vous devez garder au foyer domestique les saintes et pures traditions de la famille, et veiller avec fidélité à ne pas laisser éteindre le feu sacré de la vertu que Dieu a confié à

votre garde. Il vous a donné en partage un trésor fragile, la jeunesse et la beauté ; mais vous le portez dans un vase précieux, la modestie et l'innocence. Vous ne pouvez ignorer que vous n'êtes point sur la terre pour vous livrer à des plaisirs sans fin, pour respirer des parfums, pour vous énivrer d'harmonie et tourner dans le cercle dangereux des illusions.

Votre vie doit être plus sérieuse : si vous êtes appelées à faire l'ornement de la société, il faut avant tout que vous soyez vous-mêmes ornées du manteau royal de la vertu.

N'imitez pas ces femmes légères qui ne savent résister à aucune tentation. Qui aiment à rire et à chanter alors que le sang généreux des fils inonde la terre, mêlé aux larmes des mères — Elles danseraient sur la tombe de leurs pères, et applaudiraient au triomphe des ennemis de la liberté, pourvu qu'ils leur offrent des jeux et des fêtes.

Celles-là ne sont pas chrétiennes, laissons-les passer.....

J'aime mieux saluer avec respect ces mères vraiment chrétiennes, dont le cœur n'a jamais faibli au milieu des plus grandes tristesses et des plus profondes douleurs. Femmes héroïques au cœur intrépide, où ont-elles puisé ce male courage que bien des hommes ne connaissent pas ?

Qui nous dévoilera ce mystère ? qui nous dira comment ces mères ont pu imposer silence au sang qui criait dans leur sein, et triompher des faiblesses de l'amour maternel ?



Demandez-le au Dieu qu'elles aiment et qu'elles adorent. Demandez-le à cette nourriture des âmes fortes, qu'elles reçoivent et qui fait germer dans leur poitrine ces grandes résolutions qui sauvent les empires.

Mères chrétiennes ! consolez-vous, vos fils en suçant votre lait, se sont aussi nourris de votre vertu. S'ils tombent dans la lutte, ils tomberont en héros, et s'ils reviennent vers vous, ce sera pour déposer à vos pieds les couronnes qu'ils auront cueillies au milieu des sanglantes batailles.

Que ceux qui sont morts, reçoivent la récompense que mérite leur courage, qu'ils reçoivent de nous, au séjour immortel où ils doivent régner, le tribut de notre admiration et de nos regrets.

Hélas! nous ne pouvons terminer un si grand sujet, sans répandre des larmes sur les vainqueurs et sur les vaincus, et sans déplorer amèrement ces luttes fratricides où tous croient se battre pour le triomphe d'une juste cause.

N'oublions pas en ce moment solennel que nos ennemis sont encore nos frères ; et demandons pour tous la paix qui rendrait au peuple le bonheur et la prospérité, aux épouses leurs maris, aux enfants leurs pères, aux sœurs leurs frères.

Enfants du Dieu de miséricorde et d'amour, jetons nous à ses pieds et prions-le d'éteindre le feu sanglant des batailles, pour faire briller sur ce monde le soleil radieux de la justice et de la liberté.